

# L'ours polar

2003

►► INTERVIEW

## SANTIAGO GAMBOA *Rencontre avec un passionné de littérature...*

par Christophe Dupuis



*J'ai découvert Santiago Gamboa à la lecture de son premier livre *Perdre est une question de méthode*, qui m'avait plu sans m'enthousiasmer, mais que j'ai beaucoup plus aimé à sa relecture pour préparer l'interview. Ensuite ce fut *Les captifs du Lys Blanc*, à mon avis l'un des meilleurs romans de 2002 et là, je me suis dit "vivement que je rencontre cet homme". Mi 2003, je reçois le programme des sorties de septembre chez Métailié, première surprise, un nouveau Gamboa, deuxième surprise, l'homme sera à Paris, en septembre, et il parle français. Je bondis sur mon téléphone et bloque une date avec Marie Descourtieux, la charmante et sympathique attachée de presse des éditions Métailié. Ensuite, j'attends, j'attends... Et enfin, le 25 septembre, j'y suis, avec Sébastien D. Gendron, amateur de l'auteur aussi, qui fera les photos. Et voici :*

*Santiago Gamboa, à part un résumé laconique de votre vie sur les 4<sup>ème</sup> de couverture, on ne sait pas grand chose de vous... Vous pouvez nous dire quelques mots sur vous ?*

Je vis en Italie, j'ai passé sept ans en France et j'ai aussi vécu en Espagne et je suis philologue (études en Espagne). La philologie, c'est quelque chose qu'on apprend mais qui ensuite ne sert à rien. J'aime bien voyager, lire et écouter de la musique. Je suis resté deux ans en Chine, que j'ai beaucoup aimé, surtout Pékin, intérêt qu'on retrouve dans *Les Captifs du Lys Blanc*. Je suis allé en Chine car une maison d'édition espagnole m'avait proposé de faire un livre de voyage sur Pékin. C'était une collection sur huit villes différentes avec, à chaque fois, un

écrivain qui s'occupait de la ville. Je ne connaissais rien de Pékin, j'ai pris et j'ai fait le livre. Pour le préparer, j'ai lu des livres de voyage et à leur lecture, j'ai commencé à voir la trame des "Captifs" ; je voulais faire un roman sur un écrivain frustré, en échec — ce que j'ai moi-même été pendant plusieurs années et que j'ai aussi connu à Paris. Je pense qu'on peut faire une vie complète dans la littérature sans publier de livre, c'est très courant, il suffit de voir le nombre de manuscrits qu'il y a dans les maisons d'édition. J'avais aussi dans la tête l'idée d'un roman dans la tradition anglo-saxonne, ces romans à suspens, romans d'espionnage. Ajoutez un regard ironique sur ces idées et vous avez "Les Captifs".

*Vous avez vécu en Colombie, en France, en Espagne, aujourd'hui en Italie... Qu'est-ce qui vous pousse à bouger ?*

J'aime beaucoup aller ailleurs. Je suis allé à Madrid pour mes études, lorsqu'elles se sont finies, il a fallu partir. Je pouvais rester à Madrid ou rentrer en Colombie... J'ai décidé d'aller ailleurs et je me suis retrouvé à Paris. C'était une vie différente, il fallait travailler (en Espagne, j'avais une bourse d'études) et j'étais étranger, avec tous les problèmes de papiers que ça engendre. J'avais une petite chambre de bonne, sans douche, je la prenais à la piscine de l'Université Dauphine... Avec le temps, j'ai réussi à être journaliste, à l'AFP puis à RFI...

*Ça fait vraiment penser au personnage récurrent de vos livres, le journaliste expatrié...*

Oui, les journalistes espagnols sont, en majorité, écrivains...

J'ai vécu ici toutes ces années et me suis marié avec une française, j'ai divorcé, démissionné et suis parti en Italie pour tout recommencer à zéro. J'avais déjà publié mon premier roman et le deuxième était presque prêt. L'Italie je connaissais pour y avoir passé une année lorsque j'en avais neuf, je connaissais aussi la langue. Aujourd'hui je suis à Rome, depuis six ans et je vais bientôt partir ailleurs, en campagne, j'ai acheté un terrain et j'ai l'idée d'y construire une maison. J'aime changer, me déplacer, bouger, voyager...

*Dans vos livres, la culture est omniprésente, les livres surtout... C'est une énorme passion pour vous ?*

C'est un rapport très fort. Dans mes romans, la culture est un élément de plus, comme un personnage. Je ne demande pas au lecteur d'avoir une culture livresque géante pour qu'il comprenne ce que je lui dis, bien au contraire. Je n'aime pas le roman arrogant où l'auteur étale ses connaissances. Toutes les références que je fais, si le lecteur ne connaît pas, ce n'est pas un problème. Les livres font partie de ma vie, comme ma passion pour voyager, et deux ou trois autres, comme les aéroports et les hôtels.

*Vu que vous citez un nombre incalculable de références littéraires, je me demande si je dois me hasarder à poser la question "classique" : quels sont vos auteurs favoris ?*

Dans la vie, on change... Pendant des années, j'avais toujours un bouquin de Vargas Llosa à côté de moi. Depuis quelques années, c'est Graham Greene, car dans son œuvre il y a tout ce qui m'intéresse : le voyage, la solitude des personnages, les cocktails vers onze heures du matin, les personnages silencieux et très profonds... C'est quelque chose que j'adore. J'ai découvert le sud-africain, JM Coetzee, j'aime aussi beaucoup VS Naipaul et les grands voyageurs ayant beaucoup voyagé. J'aime beaucoup les écrivains qui mêlent voyage et fiction, je trouve que là, il y a beaucoup à dire. Et j'aime aussi la solitude, nécessaire... Ces trois éléments sont les trois parties sur lesquelles poser le roman.

*Esteban, jeune, regardant ses parents et leur avidité de lecture se disait "il devait y avoir un monde caché dedans pour qu'ils y consacrent autant de temps"... Une bien belle phrase, non ? Un souvenir de jeunesse ?*

J'ai vécu ça. J'ai eu la chance de naître dans une maison où il y avait 4000 livres et où les gens ne parlaient que de livres, mais sans arrogance de connaissance, non, c'étaient juste des proches, des amis, qui racontaient des histoires, tout comme mon père et ma mère. Et moi, j'écoutais ça, c'était important, ils parlaient avec affection et tendresse de ces livres



©Photos : Sébastien Gendron

que je ne pouvais pas lire. J'avais hâte de pouvoir le faire et lorsque j'ai pu, je ne me suis plus arrêté. Mon père est une des personnes les plus cultivées que je connaisse, mais dans le bon sens, sans t'écraser, avec le plaisir extraordinaire de partager. Mon père sans être venu à Paris connaissait parfaitement la ville car il avait lu tout Balzac et autres français. Et lorsqu'il y a débarqué pour la première fois, j'y habitais déjà, et c'est lui qui m'en a fait la visite grâce à ses lectures !

*Esteban, toujours et "son culte du livre" qui "m'a entraîné dans des excès suicidaires, m'a contraint à des actes d'une folle témérité et a attenté à l'intégrité de ma bourse de manière irresponsable et despotique"... et vous ? Le même profil de fétichiste ?*

Oui, je suis un bibliophile et dans tous mes voyages, je trouve des livres rares. J'ai, par exemple, quatre éditions originales de Graham Greene. Ça n'a rien à voir avec la littérature, mais je suis très fétichiste avec les écrivains. J'adore aller dans leurs maisons, voir comment ils vivent, comment ils écrivent... J'achète de façon compulsive. Ce qui me plaît, ce sont les livres perdus dans les étals de marchés, plutôt que d'acheter des livres côtés en librairies. J'aime le côté miracle de la chine sur les petits marchés, ces bonheurs qui arrivent de temps en temps.

*Votre premier roman traduit en France est Perdre est une question de méthode, il paraît que c'était votre deuxième roman... Quel était le premier ?*

Le premier non traduit est un roman atypique. C'était un premier roman très ambitieux avec beaucoup d'histoires et plusieurs personnages, qui se passait à Bogota. J'ai eu la chance de fréquenter Garcia Marquez qui en lisant ce livre m'a dit voir le jeune écrivain qui veut tout mettre dans son premier roman "il brûle toute son essence dans les 10 premiers kilomètres"... Mais il fallait que je fasse ce premier livre, car ensuite on continue, on trouve sa voie, on trouve des éléments de l'univers esthétique, les scènes qu'on préfère (dialogue ou description, vitesse de la narration...). Les dialogues sont pour moi le centre ; un auteur triche quand il décrit un

personnage (non pas le physique, mais la psychologie) car ce qu'il faut, à mon avis, c'est mettre le personnage à parler, pour qu'il se présente lui-même.

*Est-ce parce que vous avez eu fois en Vargas Llosa (que vous citez dans Esteban) qui disait que "l'inspiration n'existe pas, qu'écrire est affaire d'obstination, de patience pour attendre ce qui n'arrive presque jamais, de générosité devant cette créature égoïste qu'est le texte, ce tyran à masque de bouffon qui s'assied sur ton épaule et qui n'hésite pas à rire de tes rares et précieuses trouvailles" que vous vous êtes mis à écrire ?*

Je crois beaucoup à ça, c'est le seul aspect de ma vie sur lequel je crois que le travail donne des résultats. Je n'ai jamais commencé un texte sans le finir ; dans beaucoup d'aspects de ma vie, c'est le désordre, mais dans la littérature, je suis "10% inspiration/90% transpiration".

*Esteban "je vis de ma plume, émissions de radio et articles pour la presse", et une vocation de romancier "car, toute honte bue, j'ai des ambitions littéraires"... ressemble assez au Suarez Salcedo des Captifs... Et à vous au final, ou pas du tout ?*

Je crois qu'on doit connaître les choses pour écrire dessus. Je suis admiratif des romans historiques car je ne pourrai pas inventer ça, ce serait une expérience tellement éloignée de la mienne que je serai incapable de le faire. Dans mes livres il y a une imitation d'expériences connues car soit vécues, soit vues dans des personnes à côté de moi. Pour moi le roman est mémoire, il y a certes de l'imagination mais on ne peut imaginer que si dans la mémoire il y a quelque chose pour le rattacher à la réalité.



ATTAQUONS DONC SUR  
PERDRE EST UNE QUESTION DE MÉTHODE...

*Le titre est tiré d'une phrase de Sepulveda...  
Quand ce titre est-il arrivé dans la genèse du livre ?*

Le titre est arrivé plus ou moins au milieu du roman. Lucio est mon ami et lorsque le livre a été fini, je suis allé au restaurant avec lui, à Paris. Je lui ai montré, lu des extraits pendant le repas et à la fin lui ai dit "j'ai un titre, mais c'est à toi" ; il m'a répondu "tu peux l'utiliser"... Si un jour vous l'entendez raconter cette histoire, vous entendrez une version très différente, il ne cesse de l'enjoliver !

*Celui-ci est strictement polar... Une envie ?*

Le polar est un élément, mais j'ai dû changer des choses pour que ce livre soit crédible dans la réalité de la Colombie. Par exemple, les privés n'existent pas là-bas, il fallait donc que je cherche quelqu'un qui mène l'enquête, il fallait quelqu'un qui ait une profession à risque et qui connaisse la vérité. Le seul problème en Colombie, c'est qu'il n'y a jamais de victoire de la justice, d'où mon problème... J'ai cherché et fini par trouver avec mon personnage de journaliste, que je connais bien.

Tout ce roman est une réponse à Paco Ignacio Taibo II : en 1993, il m'a dit "c'est bizarre, il n'y a pas de roman noir en Colombie", ce qui m'a étonné. Il m'a dit qu'il avait cherché parmi l'internationale des écrivains de polar et n'avait pas trouvé, alors j'ai répondu "laisse-moi deux ou trois ans et je vais te le faire"... Paco fait beaucoup pour le roman noir en Amérique Latine.

Aujourd'hui, il y a du polar en Colombie, la littérature a beaucoup changé entre 1990 et 2000, il y a de nombreux jeunes écrivains et beaucoup de roman noir qui est une véritable représentation de la Colombie et de ce qui s'y passe. Avant l'arrivée de polar, il était difficile de traiter du problème du trafic de drogue, on ne pouvait en faire un roman, car il n'aurait pas été lu comme une fiction et aurait attiré les foudres des narcotrafiquants sur son auteur !

*Le protagoniste principal est un "journaliste enquêteur"... Un métier qui vous aurait plu ?*

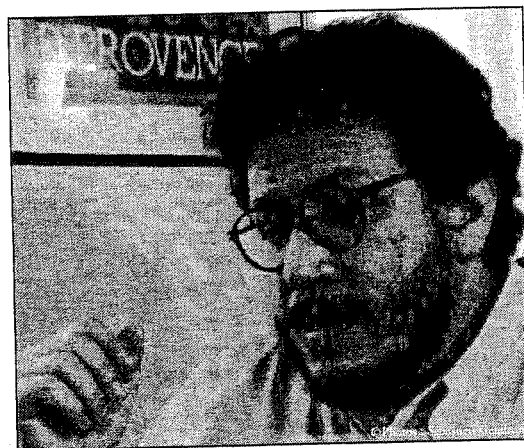
Non. Je n'ai jamais été ce genre de journaliste, mais j'ai connu des gars comme ça en Colombie, et j'allais les voir à Bogota. Au journal, il y avait toute la représentation de la société : les intellectuels de gauche faisaient les pages culture, les gars du judiciaire étaient plutôt des "paumés", des gars à problème... Et parmi eux, j'ai connu plusieurs journalistes qui m'ont aidé pour la construction de mes personnages.

*Ce parcours pathétique du journaliste Guzman, vous en avez croisé des gars comme lui dans votre carrière ?*

Oui, de nombreux. Il y a un lien entre les journalistes judiciaires et la vie de bohème, la nuit, l'alcool, les nuits blanches et la drogue.

*Et le monomane avec les poupées et leurs citations, vous l'avez déjà rencontré ?*

C'est un joli souvenir que j'ai. Dans la première version du roman, il y avait juste une poupée que j'avais inventée et que j'utilisais pour faire parler mon personnage lorsqu'il était seul. Après relecture, je l'ai passé à mon ami écrivain Osvaldo Soriano qui m'a dit qu'il fallait développer la poupée... J'aime beaucoup les citations, certaines phrases viennent d'expériences très profondes et on en trouve trois ou quatre dans un bon roman, qu'il faut garder... D'où ce que fait mon personnage.



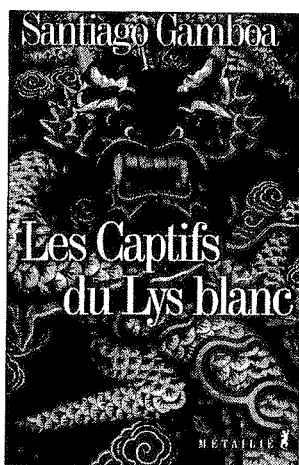
*Aristophane Moya, qui a plus peur des mots et de leurs blessures que d'un couteau ou d'une balle car "les blessures faites par les mots ne se soignent pas avec de l'alcool et une perfusion, mais dans la tristesse totale"... Vous en avez fait l'expérience ?*

Oui, oui, tout ça, toutes ces petites idées du roman viennent des expériences que j'ai vécues et ça, c'est vrai. La psychanalyse s'est chargé d'en parler...

*Du coup, on peut passer sur l'anecdote du taxi et du spray pour la gorge qu'il confond avec un gaz paralysant... Mais je vous demande quand même pour la cafétéria si particulière des croque-morts... Vous y avez déjà bu des verres ?*

Quand j'avais 16/17 ans, j'avais un culte pour Poe, on visitait des cimetières, la nuit et il nous est arrivé d'aller à un endroit bizarre et froid comme cette cafétéria où l'on croyait être avec des spectres.

ENSUITE VIENT, EN FRANCE,  
L'EXCELLENT LES CAPTIFS DU LYS BLANC...



*La littérature y est, bien sûr, omniprésente et là, en exergue, on y retrouve le Ferdydurke, de Gombrowicz, qui n'est pas un des plus abordables... Ça a été un choc pour vous, sa lecture ?*

Cette phrase de Gombrowicz veut souligner l'aspect de l'échec dans la littérature. Je me souviens du film de Milos Forman, *Amadeus*, où on voit le

génie musical de Mozart à travers Salieri, musicien sans talent... Ça m'a toujours ému ce rapport tragique de l'échec dans la présence ou l'absence de talent. Je voulais m'approcher de cet esprit. Je suis convaincu que c'est dans l'échec qu'on voit le mieux certains aspects de la condition humaine. De plus c'est l'identité de mon pays – toujours perdre. Pour un colombien, perdre est une expérience habituelle, alors que les américains sont habitués à gagner. Je crois que perdre est une expérience positive, on y trouve la force pour aller plus loin. C'est comme dans la vie en général, si on ne connaît pas l'échec, on est arrogant. Cette expérience nous fait meilleur, plus tolérant, plus solidaire. Je pense que c'est la même chose pour les sociétés.

*Les premiers chapitres qui détaillent les protagonistes sous toutes leurs coutures, vous avez bien du vous faire plaisir...*

Je me souviens de Paco Ignacio Taibo II, excellent lecteur, me disant "c'est marrant ton roman commence comme un roman de personnes, ensuite tu arrêtes et à la moitié du livre, l'histoire commence". C'est de cette architecture que j'avais besoin. Dans le roman d'intrigue, il est impossible de s'arrêter lorsque l'histoire est commencée, j'ai donc créé cette structure pour avoir le temps de présenter les personnages, les mettre tous à Pékin et lancer l'histoire... Dès ce moment, tout peut aller très vite.

*Une des questions qui hante Gisbert au début est "Combien d'écrivains ont-ils exprimés la vérité, au sens au sens de ce qu'ils ont ressenti, humé, palpé ?"... Et vous, vous avez réfléchi à la question ?*

Oui, ça revient dans tout ce qu'on vient de dire. L'idée du vrai, de la vérité... Gisbert en lisant le roman de Loti se passionne pour ces rapports qu'il n'a jamais vécus car il a toujours été en bibliothèque.

Tous les romans sont une réflexion simple sur la vie et la littérature. Les trois personnages principaux vivent d'une façon différente leurs rapports entre la vie et la littérature. Cela fait partie d'un sujet important, comment exprimer cette expérience, cette réalité profonde qu'on trouve dans la littérature ? La politique, l'histoire, la philosophie et bien d'autres le font de façon différente. La vérité exprimée dans la

littérature vient d'une expérience très sincère et c'est ça que les personnages découvrent dans ce voyage. Du voyage on peut trouver des choses en soi, et pour mes personnages, ils y trouvent des choses nouvelles et après ce voyage, ils ne seront plus les mêmes.

*"Les gens s'en vont, bien sûr, surtout quand on les aime, c'est la vie"... Seriez-vous un homme pessimiste ?*

C'est une réalité, c'est quelque chose qui arrive très souvent, "Tout ce qui commence en comédie finit en tragédie". Il y a toujours un rapport bizarre entre les rapports humains et le temps, et, souvent, le temps finit par salir les choses... C'est peut-être pessimiste, mais vrai, mais ce n'est pas toujours comme ça.

*La vision de l'écrivain "Le talent de Malraux et des écrivains que j'admire, c'est un doigt accusateur, le miroir désagréable de ma lâcheté"... Ça vaut pour vous ?*

Cela correspond à la psychologie de mon personnage, très fragile, un peu lâche et qui n'a pas le courage de faire ce qu'il voudrait faire. Pour écrire et publier, il faut du courage car on donne aux autres quelque chose de personnel, on montre une partie de son intimité et donc, pour ce personnage, "les grands" lui font se souvenir de son échec.



*Suarez Salcedo qui ne vit plus en Colombie, à la question "pourquoi ne retournes-tu plus y vivre ?" dit "Les amis que j'avais ont déménagé, la famille qui me reste s'est éloignée... Une fois, j'ai voulu y retourner, mais je n'ai pas trouvé de travail. Là-bas, si tu ne connais pas des gens bien placés, tu es foutu, et moi je ne connais personne. Paris ne vaut pas mieux, mais au moins on vaut par ce que l'on fait". C'est votre avis ?*

Ce n'est pas exactement mon cas mais là-bas, comme dans toute l'Amérique Latine, ce qui joue ce sont les amitiés et les contacts. En France, c'est peut-être pareil, mais si on y travaille, on finit par avoir ce qu'on veut. Ici c'est tout de même beaucoup plus démocratique. Je ne dis pas qu'il n'y a pas de privilèges, mais je dis que ceux qui n'en ont pas ont tout de même accès plus facilement à l'éducation et à la culture. En Amérique Latine, c'est nettement différent, c'est un privilège, ici c'est un droit.

*Les français qui considèrent les Latino-Américains comme "des cochons machistes"... Une triste réalité à votre avis ?*

Oui, c'est un classique...

*Est-ce pour ça que vous faites faire à Suarez Salcedo une telle description des français P24 ?*

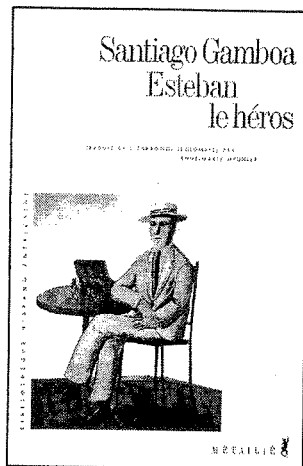
RIRES...

Non, ce sont les circonstances qui ont fait ça, il n'y avait aucune arrière-pensée.

*Et les aéroports sont déjà présents... On voit votre nouvelle poindre... Vous avez une passion pour ces lieux ?*

Les aéroports, les avions, c'est un monde qui me séduit beaucoup. C'est le symbole de tout ce que j'aime. Les rapports entre les gens y sont sincères car ce sont des rapports entre inconnus qui ne se reverront pas... J'ai passé beaucoup de temps dans les aéroports, endroits de passage qui peuvent devenir définitifs pour certains.

A PROPOS D'ESTEBAN LE HÉROS...



*Là on change radicalement de registre, pourquoi ?*

J'aime bien changer de point de vue, l'écriture est assez proche, mais ce qui change, c'est le point de vue, l'architecture du roman.

Ici j'ai fait un roman avec beaucoup de petites histoires qui se mêlent mais avec comme cadre la vie d'Esteban, c'est un "roman de formation".

*Quelle est la part d'autobiographie ?*

Ce n'est pas une autobiographie de l'auteur, mais il y a beaucoup de choses de ma vie car pour inventer, on se sert de la matière, c'est ma vie qui est l'autobiographie d'Esteban. Pour écrire son autobiographie, on doit être convaincu que sa vie intéresse les autres, ce qui n'est pas mon cas, la meilleure chose que je puisse faire avec elle, c'est un roman.

*Comment arriver à se cultiver dans une Bogota des années 75, où rares étaient les livres et les films ? "Le peu que nous offrait la modeste vie culturelle de Bogota, nous l'absorbions avec ferveur".*

Dans ces librairies peu garnies, on ne trouvait que peu de nouveautés. Ce qu'on voulait lire, on le prenait à la bibliothèque et on le photocopiait... J'ai lu énormément de livres photocopiés.

*On trouve dans ce livre une longue étude sur le suicide, son comportement, son historique... Vous avez envisagé la chose ou vous vous êtes longuement documenté ?*

Je trouve que le suicide est une des expériences les plus bizarres qui existe. L'histoire du personnage est celle de quelqu'un qui a existé. Le suicide est une des actions les plus sans réponse et pour moi la recherche de l'élimination de soi est une énigme. C'est quelque chose de très intelligent aussi, il y a beaucoup à réfléchir sur la vie, sur les gens qui veulent en finir avec elle, sur la psychologie des rapports qui sous-tendent ça... Et ce mystère de la mort, son après, ou va-t-on ? Que devient-on ?

*Esteban qui trouve du réconfort lorsqu'il comprend aux échecs qu'il est nécessaire de se faire plaisir et qu'il adapte ça à l'écriture "Mais pour écrire simplement quelque chose de modeste et surtout à ma portée. Quelque chose qui me donnerait du plaisir"... Alors, pour vous, l'écriture doit être un plaisir ? Fini d'écouter des auteurs qui racontent l'accouchement de leur texte dans la douleur...*

J'ai toujours été fasciné par l'intelligence des échecs, une intelligence qui ne sert qu'à ça, en sont la preuve tous les grands joueurs d'échecs qui ne sont que de grands enfants.

*Esteban, qui adore les légendes littéraires "les cinquante-six jours de rédaction de la Chartreuse de Parme de Stendhal, les trois mois de La Fête de l'hydre de Carlos Fuentes ou les célèbres vingt-six jours de L'Idiot de Dostoïevski." Et vous ?*

Je respecte beaucoup le travail physique de l'écriture. La semaine dernière, j'ai terminé un livre de voyage en trois semaines, je finissais mes journées comme un mineur, transpirant, fatigué après 12/13 heures d'écriture par jour. Je vais relire ça en rentrant chez moi.

Je n'aime pas trop l'esprit hispanique qui règne dans l'écriture où l'on s'extasie d'avoir passé une semaine sur un paragraphe. Pour moi il n'y a aucun héroïsme, il y en a beaucoup plus chez Dostoïevski lorsqu'il écrit un roman pour effacer une dette. Le temps passé sur l'écriture n'a rien à voir et je ne suis vraiment pas d'accord avec les hispaniques qui sont

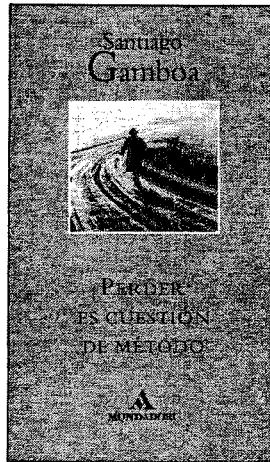
admiratifs devant quelqu'un qui a mis 15 ans à écrire un livre.

*Bien, on va peut-être s'arrêter là, merci beaucoup.*

Merci à vous, j'ai rarement fait une interview aussi longue...

*Il restait des questions en attente, mais on avait déjà beaucoup discuté, presque 1h30, pas facile de tout retranscrire, mais ça fait déjà une belle interview. On a quitté Santiago Gamboa, homme extrêmement charmant, très intéressant et qui, tel son père, vous donne envie de lire, de découvrir un maximum de choses, d'entrer dans ce monde, et lorsqu'avec Sébastien on s'est retrouvé sur le trottoir, on a retrouvé le bruit, la vie parisienne, on a fait "waouh, joli moment".*

Interview réalisée à Paris par Christophe Dupuis, et grandement facilitée par le fait que Santiago Gamboa parle français. Photos Sébastien D. Gendron.



*Ce n'est sans doute pas l'extrait le plus représentatif de la production de Santiago Gamboa mais il est d'une telle beauté qu'il convient ici de le reproduire :*

"Cet incendie [Bogota, 1975] a été la mèche d'une lente apocalypse car bientôt le feu d'autres catastrophes achèverait de tout emporter. C'en était fini à Bogota de la vie tranquille... C'en était fini aussi à Medellin, à Cali, sur la côte et dans la campagne, dans les llanos et dans le sud... Tout le pays devait se convertir en un immense brasier qui brûle encore et qui continue de défigurer des visages, de laisser des cadavres dans la poussière, des corps méconnaissables dans les cendres et la suie. Arriva la mafia et revint la terreur. Arriva la corruption et revint la mort. Le pays recommença à s'entretuer, comme dans les années 50. Les plus fiers ont du se retirer. Les violents ont sorti leurs armes et se sont emparés des terres. La campagne est restée en friche et les villes se sont remplies de types rondouillards à petites moustaches et à chaînes en or, qui chantaient à tue-tête, en lançant en l'air des dollars, les chansons de José Alfredo Jiménez.

La grande vengeance allait éclater.

La mafia détruisit ce qu'il y avait. Les guérilleros se spécialisèrent dans les enlèvements et la protection des cultures illégales. Les ligues d'autodéfense s'installèrent et le massacre continua. Et nos merveilleux hommes politiques ? Les pères de la patrie ? Ils étaient là à s'en mettre plein les poches, à vider les maigres caisses de l'Etat. Et ils sont toujours là, aujourd'hui encore, à se disputer les décombres, à s'insulter pour obtenir une part plus grande de ce corps dans lequel ils ont planté leurs griffes, des portions de ce même cadavre qu'ils ont achevé à coup de poignard et qui est à la dérive entre deux océans. L'obésité leur a bouché le cerveau et leurs énormes culs roses ne tiennent plus dans les fauteuils qu'ils occupent. Ces grosses fesses où sont inscrits les noms des partis politiques historiques célèbres. Obésité entretenue à torrents de whisky et de montagne de poudre blanche, cette poudre qui nous a menés à la ruine, qui a gaspillé l'argent de ce généreux pays qui n'a commis qu'une seule faute : engendrer des salauds".

*Extrait de Esbozo del héroe, Métrix 2003 (Trad. A.M. Meunier)*